

15^{me} ANNÉE - 2^{me} SÉRIE

N° 7

JANVIER 1910

La

27024

Société Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

5. La Théâtromanie (*suite*) . . . LÉON LEGAVRE.
19. La Loi belge de protection de
l'enfance . . . D^r FERNAND MASAY.
32. Physique et Métaphysique . . . H. BONNET.
42. Masques littéraires belges . . . MAURICE GAUCHEZ.
63. Les Principes fondamentaux d'édu-
cation . . . F. DOMELA NIEUWENHUIS.
86. Charles-Louis Philippe . . . LOUIS PIÉRARD.

CHRONIQUES :

93. Chronique de Paris : JULES HEYNE. — 97. La Philosophie :
MANUEL DEVALDÈS. — 103. Les Arts : LOUIS PIÉRARD. —
105. Les Revues : LÉON BOCQUET. — 107. Le Mois.

ILLUSTRATIONS : Deux portraits par FRANZ GAILLIARD.

PARIS
—
MARCEL RIVIÈRE
éditeur
31, Rue Jacob



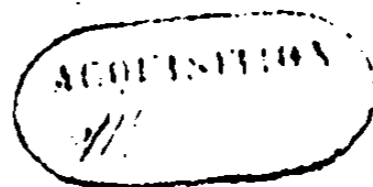
ADSIT MENS
POPVLIS!

MONS
(BELGIQUE)
Imprimerie Générale
11, rue Chisaire

La
Société Nouvelle



Revue internationale



SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES, LETTRES

(Fondateur : FERNAND BROUEZ)

15^{me} ANNÉE. — TOME III

(2^{me} SÉRIE. — VOLUME XXXV)

Janvier-Février-Mars 1910



PARIS
—
MARCEL RIVIÈRE
éditeur
31, Rue Jacob

**ADSIT MENS
POPVLIS !**

MONS
(BELGIQUE)
Imprimerie Générale
11, rue Chisaire

Les Principes fondamentaux d'Education

Il entre dans nos intentions de donner un aperçu des idées des grands initiateurs du socialisme sur l'éducation, car ils ont compris déjà qu'il faut *commencer par le commencement*. Avec une génération adulte on ne peut jamais beaucoup entreprendre dans l'ordre politique ni dans l'ordre intellectuel, comme Goethe, le grand connaisseur du cœur humain, l'exprimait très bien.

Fourier, Robert Owen et d'autres encore ont émis un grand nombre d'idées et, comme il arrive toujours aux hommes qui ont devancé leurs contemporains, on ne les a pas compris. Utopistes, voilà le nom qu'on leur donne souvent. On oublie que l'utopie d'hier est souvent la sagesse d'aujourd'hui. Ils sont les semeurs d'idées dont beaucoup ne sont pas comprises et d'autres mal comprises, mais dont la valeur se montre plus tard. Les plus éminents penseurs sont rarement compris et estimés de leurs temps. Prenez Spinoza, un des plus grands philosophes de tous les temps, et vous verrez que sa vie et son œuvre furent très tardivement reconnues à leur valeur. Pendant tout un siècle on l'avait oublié, et quand Lessing le découvrit à nouveau, il y eut une joie énorme. C'est seulement depuis lors qu'il tient dans l'histoire de la philosophie la place à laquelle il a droit.

Le grand « rêveur » Fourier, le « fou » dont Béranger chantait :

Fourier nous dit : sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions,
Travaille, groupé par phalange
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen :
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

appartient à ceux qui ont poussé le monde en avant plus que tous les savants patentés et salariés qui ont trouvé une chaire dans les universités. Le mot *utopiste* a quelque chose de dédaigneux et cependant ce sont les utopistes qui, par leurs idées originales, paradoxales, souvent extravagantes, ont découvert un nouveau monde.

Utopistes, disent Marx et Engels, et ils parlent même du socialisme utopique sans comprendre que peut-être une autre génération dira la même chose de leurs théories. En tous cas, eux aussi ont puisé à la source de ces utopistes.

Nous ne disons pas que toutes les idées des précurseurs, comme Fourier et Owen, soient bonnes et praticables — de quoi peut-on dire cela? — mais les germes en sont sains ; en tout cas elles donnent à penser aux hommes et c'est déjà beaucoup. Mais la forme de Fourier dans ses livres est si étrange, si bizarre, que la plupart ne le comprennent pas, et nous sommes sûr que, sans son disciple Victor Considérant, les idées de Fourier eussent été vite oubliées. Mais Considérant possédait une clarté, une précision que le Maître n'avait pas.

Dans la *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante*, éditée en 1844, Victor Considérant a exposé les idées de Fourier sur l'éducation d'une manière qui mérite de retenir notre attention. Il expose presque toutes les idées que nous tâchons de réaliser dans notre éducation rationnelle.

L'éducation est une exception.

La plupart des hommes n'ont pas reçu ce que l'on appelle l'éducation. « La société d'aujourd'hui n'est pas une mère tendre, bonne, intelligente, prévoyante et secourable. La société d'aujourd'hui est une méchante marâtre, sans cœur et sans entrailles, qui a bien quelques sourires pour un petit nombre de riches, de fainéants et de fripons, mais qui chasse du pied et maudit la grande légion de ses enfants pauvres, dont les mains sont calleuses, dont le corps se courbe au dur travail. Elle ne leur parle, à ceux-là, que pour leur demander argent, sueur, sang. Quand viennent les vingt ans, elle prend les plus forts, les plus grands, les plus robustes, les mieux venus ; elle leur apprend à marcher en ligne sur trois de profondeur et à se présenter régulièrement à la gueule des canons chargés à mitraille. Voilà la seule éducation dont la société fasse positivement son affaire à l'égard des masses en tout pays civilisé. »

On parle beaucoup du respect que les malheureux parias doivent à la société, de l'amour qu'ils doivent à la patrie. Mais quand ils se sont fait hacher au nom de la gloire, *in honorem patriæ*, on jette têtes, troncs, bras et jambes des blessés avec

les morts, pêle-mêle, dans de grandes fosses. On recouvre de terre et... c'est fini.

Toute la morale des devoirs, l'amour de la patrie, le respect à la société, l'amour de la gloire, toutes ces saintes aspirations du cœur humain, servant aux classes qui exploitent lâchement leurs victimes, tout cela est bien odieux et bien infâme. Oh ! quelle grande journée serait celle où les masses viendraient à comprendre ce qu'il y a de peu respectable et de peu sacré dans tout ce qu'on leur a depuis longtemps appris à vénérer.

La première condition pour que la société ait le droit de réclamer de l'individu amour et respect, c'est qu'elle se soit mise en frais d'éducation pour lui.

La société doit l'éducation à l'individu. Ce que Considérant dit des enfants est tout à fait pris sur le vif : « Voici des enfants, des êtres pleins de vie, de sève, avides de joie et de mouvement ; un sang vif et chaud bondit dans leurs veines : leur nature est toute d'expansion, elle jaillit au dehors. Ces troupes d'enfants actifs, remuants, joyeux, babillards, sont en affinité avec l'air, le soleil, les grandes herbes des champs, la liberté, comme les jeunes couvées de fauvettes au mois de mai. Certes, les besoins de cet âge sont faciles à saisir ; leurs goûts, leurs penchants, leurs passions sont palpables. Eh bien ! quel compte tenez-vous des impérieuses manifestations de la nature qui parle par ces penchants et ces goûts ? Que faites-vous de ces enfants ? Ce que vous en faites ? Vous les prenez dès l'âge de six, sept, huit ans ; vous entassez ces frères créatures dans des prisons, des bagnes, vous commencez la torture. Les bancs de bois sur lesquels vous clouez pour six, sept, huit ans et plus ceux pour qui le mouvement est la première condition de vie, ce ne sont pas des instruments de supplice ? »

Heureusement, il y a changement, amélioration, mais dans les Etats où la bureaucratie règne, tout va lentement. Chaque petite réforme coûte tant de peine, et les esprits qui veulent aller de l'avant sont souvent découragés de telle manière qu'ils font leur devoir, qu'ils remplissent leur tâche, mais rien de plus.

Quand Considérant dit : « Vous n'êtes pas des éducateurs, vous êtes des geôliers et des bourreaux », nous n'osons pas répéter ces mots, car nous voyons, nous savons qu'il y a beaucoup d'instituteurs qui sont avec nous, sinon entièrement, en tous cas partiellement, et ce qui le prouve pour nous le mieux, c'est que la plupart des enfants vont à l'école avec plaisir et non pas avec chagrin. Lorsqu'on demande : « Que faites-vous des corps ? Que faites-vous des âmes ? Que faites-vous des intelligences ? », la vérité est encore celle-ci : vous avez une règle

qui est la même pour tous, qui ne fait nulle exception selon les natures, les forces, les caractères. Vous attelez brutalement toutes les intelligences à la même tâche, vous faites marcher du même pas les longues jambes et les jambes courtes.

Et avec le nombre d'enfants qu'on met dans une classe, quarante à cinquante, il est impossible de faire autrement. L'individualisation, qui est le secret de toute éducation rationnelle, est impossible si l'on a plus de dix ou douze enfants. Même ration pour tous les estomacs, même ration pour toutes les mémoires, même ration pour toutes les intelligences, mêmes études, même travaux !

Et Considérant demande très bien : « Mais quel est donc l'éducateur de chiens qui ait la même règle pour ses chiens d'arrêt, ses lévriers, ses chiens courants, ses épagneuls et ses dogues de garde ? Lequel exige de ces espèces diverses des services identiques ? Où est le jardinier rustre qui ne sache, en élevant ses plantes, donner à celles-ci plus d'ombre, à celles-là plus d'eau ? En est-il un qui attache à toutes les mêmes tuteurs et les mêmes liens, qui les taille toutes de la même façon et aux mêmes époques, qui ente la même greffe sur tous les sauvageons ? La nature humaine ne vous semble donc pas valoir la nature végétale ou la nature animale que vous faites moins de façon pour élever de pauvres enfants que pour élever des épinards, des laitues et des chiens ? »

On trouve mille natures, mille tempéraments, mille caractères ; eh bien ! sera-ce sage, prudent, intelligent de les courber tous sous le même joug ? Les paysans n'attelleront pas un bœuf avec un taureau, un étalon avec un hongre, et les uns avec les autres des chevaux de races différentes, mais nos stupides éducateurs assujétissent aux mêmes dispositions tous les enfants qui leur tombent sous la main, quoiqu'il soit évident qu'entre tels et tels il y a plus de différence qu'entre un cheval et un mouton.

Et quand l'éducateur fait observer que toute cette réglementation est stupide et contre toute pédagogie rationnelle, il entendra dire bientôt : « Taisez-vous, ce n'est pas vous qui avez à faire le programme, vous n'avez qu'à suivre ce que nous commandons. » La loi, la bureaucratie, voilà les causes déterminantes de l'état actuel de la pédagogie.

Ce ne sont pas les bons élèves, les sages sujets de l'école qui seront plus tard les membres les plus utiles de la société. Si un enfant se révolte contre une éducation monstrueuse, c'est bon signe, c'est la preuve qu'il a du caractère, qu'il n'est pas cire molle et pâte impressionnable avec laquelle on peut faire ce qu'on veut. Heureux les parents qui ont de tels enfants ! Ils

n'ont pas lieu de s'attrister quand ils découvrent que leurs enfants ont du caractère.

On s'est réjoui beaucoup de ce que la férule a été supprimée à l'école. Malheureusement ce n'est pas encore le cas dans certains pays. En Allemagne, par exemple, la férule est toujours un moyen officiel d'éducation. La férule est payée par la commune et fait partie du mobilier de l'école. Mais la férule n'est qu'une des formes de l'éducation ; on a aussi la contrainte, la violence, la douleur. Et les punitions sont aussi des férules et frappent souvent beaucoup plus fort que les coups.

Je n'admets pas l'éducation particulière que Rousseau a préconisée. Nous sommes des êtres sociaux et, comme tels, nous avons besoin d'une éducation en commun, car la nature nous dit que le premier, le plus énergique besoin de l'enfant, c'est celui de la compagnie de ses semblables. Quand on isole un enfant, quand on le prive du compagnonnage des autres enfants, on enlève de sa vie la joie et le franc rire ; c'est une plante exotique abandonnée seule dans une serre chaude. Le collège, c'est la prison, mais avec la réunion des prisonniers et la descente plusieurs fois par jour au préau ; l'éducation isolée c'est le prisonnier au cachot, au secret — en tout cela, douleurs, contrainte, natures faussées.

Comme principe fondamental, comme condition générale de l'éducation, on peut accepter les paroles de Rousseau : « L'éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres.

« Le disciple en qui leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé et ne sera jamais d'accord avec lui-même ; celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points et tendent aux mêmes fins va seul à son but et vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé...

« Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est vers celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. »

Donc unité dans l'éducation qui doit être en pleine harmonie avec la nature.

Si la semence vient mal, ce n'est pas la faute de la semence. Semez bien, semez en bonne terre, mais aussi ayez soin que la semence elle-même soit bonne.

L'éducation doit être applicable à toute la génération naissante et non pas un fait laissé au hasard des naissances. Et c'est pour cela que, dans une société raisonnablement organisée pour l'intérêt individuel comme pour l'intérêt collectif, Fourier a résumé les principes de l'éducation d'une manière simple et claire. L'éducation doit être :

Universelle et non exceptionnelle ;

Conforme aux vocations et non arbitraire ;

Convergente et non divergente ;

Active et non passive ;

Composée et non simple ;

Intégrale et non partielle ;

De développement et non de contrainte ;

A ces conditions, il faut ajouter : *l'éducation sera : unitaire et attrayante.*

Et Considérant finit ce chapitre ainsi : « Pour faire bien, il faut faire tout l'opposé de ce que fait la civilisation. On assujettit l'enfant — laissez-le libre ; on étouffe ses penchants — épiez et favorisez leur marche ; on exténue le corps en exténuant l'esprit — essayez la vigueur de l'esprit sur la force du corps ; on lui impose le travail et l'étude — laissez-le solliciter l'admission aux études et aux travaux ; on l'isole des autres, ou on lui donne des compagnons obligés — laissez-le choisir ses amis comme ses travaux ; prenez le contre-pied de ce qui se fait dans ce monde *à rebours*, et vous aurez des dispositions convenables pour le monde réel. »

Que dire de ces idées utopiques ?

Quelles sont plus utiles que la sagesse des autres !

**

SUIVEZ LA NATURE

Le principe souverain est de nous rallier à la nature. Au lieu d'imposer des lois arbitraires, indépendantes de la nature de l'enfant, il faut au contraire en épier toutes les exigences, pour y conformer ses lois. Écoutons la voix de nos enfants, préparons pour eux une éducation convenant à leur nature, afin de pouvoir octroyer à ces tendres créatures, si longtemps opprimées, la belle liberté.

« Vous voulez donc qu'on laisse faire aux enfants tout ce

qu'ils veulent ; toutes les sottises imaginables ? » Voilà l'objection qu'on nous fait.

On dit que les enfants sont indociles, désobéissants, menteurs, paresseux, destructeurs.

Nous répondons :

1^o Que l'enfant ne sera pas *désobéissant* quand on ne lui commandera rien, ce qui doit être le cas dans une éducation rationnelle. Quand vous n'aurez plus à lui défendre ce qu'il aime et à lui imposer ce qu'il n'aime pas, il ne sera plus désobéissant.

2^o Que l'enfant n'étant pas *paresseux* pour *s'amuser*, il travaillera quand vous aurez su rendre pour lui le travail *amusant*.

3^o Que l'enfant ne sera pas *destructeur*, quand il sera occupé, ardemment passionné par l'industrie.

Voici une preuve décisive, en même temps qu'une histoire instructive. Dans un des départements de la France, une résolution fut prise par le Conseil municipal de planter des arbres au bord des routes de la commune. Les plantations furent faites. Les enfants du village les détruisirent. On répara les désastres, on planta sur nouveaux frais et la commune prit ses précautions contre les enfants. Ce fut inutile. Le maire, les gardes-champêtres, toute la force publique fut mise sur les dents. La manie de destruction était devenue une affaire d'esprit de corps et de point d'honneur pour toute la gent gamine du village. L'action corporative se joignait à l'action individuelle. Ni menaces ni exhortations, ni les lois, ni la crainte, ni la morale n'aidaient à rien. Les arbres étaient pelés, brisés, rasés, à mesure qu'on les mettait en terre. On y renonça. Mais le curé du village avait une idée qu'il voulut mettre en pratique. Il demande au Conseil la concession de quelques arpents de terrain communal. Il rassemble la légion destructive sur ce terrain et lui apprend comment elle va devenir propriétaire de deux à trois arpents de jardins et de verger, si elle veut *défricher, planter et semer ce terrain* sous sa direction. Sans délibération, le plan fut accepté et l'armée des enfants se mit à l'œuvre. On commença par enlever les pierres ; les petits emportaient les petites, les grands les grandes, ils se réunissaient quatre et six pour pousser les plus fortes. Bref, la place fut nettoyée. Le défrichement commença. On eut des permissions pour enlever dans les bois des plantes, que l'on arracha en bon ordre, et qui furent mises en terre, arrosées et soignées avec intelligence et passion par toute la bande. Ces travaux étaient des fêtes pour les enfants. Ils prirent tant de goût pour les plantations qu'ils travaillèrent très activement à

celles que la commune recommença sur ses routes, si bien que ce sont eux qui font l'entretien, la surveillance et la police de ces plantations.

Voilà les petits destructeurs devenus constructeurs. Les enfants ont besoin d'agir. Quand vous ne leur donnez rien à faire, rien qu'ils puissent aimer à faire, vous étonnez-vous qu'ils brisent et détruisent par amusement ? Vous voulez mettre des digues au ruisseau et vous vous étonnez que la nature brise les entraves, que le ruisseau emporte les digues ! Le ruisseau n'est pas mauvais ruisseau, ruisseau destructeur, parce que les digues font monter ses eaux et que ses eaux renversent les digues ou passent par dessus. Ouvrez-lui un bon et libre cours, utilisez sa force et sa vitesse, usez de ses eaux, il deviendra source de richesse, au lieu d'être instrument de dégât, soyez intelligent avec le ruisseau, il deviendra bon ruisseau. Eh bien, la nature des enfants n'est pas mauvaise et la tâche de l'éducation consiste à favoriser son développement quand les vocations commencent à éclore. C'est à nous de les observer et de résoudre le problème qui se pose.

Dans l'œuf on trouve un germe. Il est de la nature de ce germe d'éclore, mais l'éclosion n'aura lieu que si l'œuf est placé dans une température convenable. Dans l'enfant il y a nombre de germes, nombre de vocations. Elles écloreont si elles sont environnées des circonstances favorables à leur éclosion. Si l'homme a des organes, ceux-ci doivent se former. Les exercices du corps, qui fortifient et développent l'organisme, précèdent chez l'enfant les exercices de l'intelligence. L'éducation harmonieuse se conforme à la nature. Chaque chose en son temps ; les bourgeons d'abord et les feuilles, puis les fleurs et les fruits. Vous étiolez, vous tarez la plante, si vous l'assujettissez à des procédés artificiels pour la contraindre à intervertir l'ordre naturel de son développement. Préservez, soutenez, arrosez, nourrissez, voilà votre tâche.

Chaque fois que vous prêchez contre la nature, elle prend sa revanche. Chaque faute que l'on fait dans l'éducation retombe sur la tête des éducateurs et trop tard on s'aperçoit de ce qu'on a négligé. A nous d'observer l'aptitude particulière de l'enfant et de la favoriser de manière qu'elle puisse prendre son essor. Après les deux premières années, souvent plus tôt, on découvre déjà clairement ses aptitudes. Aidez-les et ne les contrariez pas. On peut être responsable d'une faute de deux manières : en la faisant et en la laissant faire. A l'arbre on connaît le fruit. Eh bien, le fruit de l'éducation actuelle n'est pas assez bon pour qu'on puisse dire qu'il a mûri dans un milieu convenable.

L'homme avec toutes ses aspirations doit être placé dans un milieu favorable, où elles puissent se développer. Et quand le milieu est le même pour les divers enfants, comme, par exemple, dans la famille, ce n'est pas encore une condition pour réussir. Car chaque milieu ne convient pas à chaque enfant ; l'individualisation ne peut jamais être négligée. L'ordre de la nature doit être observé et suivi. Hélas ! si on ne le fait pas, bientôt on en constatera les conséquences. Observer et conduire, voilà notre œuvre ; alors, certes, nous n'aurons pas la certitude de réussir, mais, en tous cas, nous aurons respecté les seules conditions nécessaires à la réussite.

**

L'ÉCLOSION DES VOCATIONS

La nature a donné aux enfants des goûts généraux qui président merveilleusement à l'éclosion de leurs vocations individuelles. Citons-en quelques-unes des plus remarquables :

- 1° Le furetage ;
- 2° Le fracas industriel ;
- 3° La singerie ;
- 4° La miniature industrielle ;
- 5° L'entraînement progressif.

1° *Le furetage*. C'est le penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir. Dès la première jeunesse, l'enfant s'y livre ardemment. Les parents ne disent-ils pas souvent : « Il touche à tout » ? On le considère comme un vice. Sujet de larmes et de punitions et de désolation pour les parents. Nous nous bornons ici à constater seulement le fait. Ce penchant existe. Personne ne peut le nier.

2° *Le fracas industriel*. C'est le goût pour le bruit. Autre sujet de désolation pour les parents. Il y a beaucoup d'enfants qui ont le penchant de faire du bruit et le plaisir de l'entendre. Si vous voulez le nommer vice, soit, mais il existe.

3° *La singerie*. Goût qu'on trouve généralement chez tous les enfants, peut-être lointain atavisme. Les enfants imitent tout dans leurs jeux ; on peut dire que tout ce que les enfants voient faire, ils veulent le faire eux-mêmes. On peut constater qu'il y a une certaine contagion du travail, qui s'étend sur toute l'échelle des âges. On a négligé ce côté remarquable de

l'enfant dans l'école, maintenant on commence à en profiter. Pensez seulement au travail Sloyd.

4° *La miniature industrielle.* Les enfants veulent faire en miniature tout ce qu'ils voient. Oh ! qu'ils sont heureux si on leur donne un petit ménage, de petites armes, de petits chariots, des scies, pioches, brouettes, etc. Ils s'amusent et travaillent des journées entières avec ces jouets et ils ont une patience étonnante pour travailler de cette façon.

5° *L'entraînement progressif.* C'est le fort qui entraîne le faible et chaque petit enfant imite toujours un autre enfant qui est plus grand, plus âgé que lui. L'enfant est rehaussé à ses propres yeux d'oser jouer avec un enfant d'une classe supérieure. Il est curieux d'observer qu'un groupe d'enfants de quatre ans, par exemple, est beaucoup plus entraîné par un autre groupe d'enfants de cinq ans que par un groupe d'enfants de douze ans. Il semble que la distance entre quatre et douze ans soit trop grande. Des enfants de quatre ans sentent la possibilité d'imiter des enfants de cinq ans et ils l'essayent ; mais dans l'autre cas ils comprennent très bien l'inutilité de leurs efforts ; et ils n'essaient même pas.

Ces quatre qualités, qu'on considère généralement comme autant de vices, sont pour nous l'éclosion des vocations, et quoique fort peu honorées par les pédagogues, nous y trouvons la possibilité d'un commencement d'éducation. A notre sens, c'est une grande faute de les juguler.

Vaucanson était dans sa jeunesse un petit garçon qui déchirait son rudiment et n'étudiait guère sa grammaire. Un jour sa mère le mena avec elle chez son directeur de conscience et, pendant qu'elle était avec celui-ci, l'enfant attendait seul dans l'antichambre. L'enfant s'ennuyait. Il s'y trouvait une horloge. L'enfant regardait le balancier qui battait les secondes et, comme sa mère ne revenait pas, il se mit à examiner le mécanisme de plus près et bientôt il arrêta la pendule, la remit en mouvement, puis la décrocha. Bref, quand sa mère revint, elle trouva son enfant en train de remonter l'horloge qu'il avait démontée de toutes pièces. La mère excusa son fils.

Le jeune Vaucanson avait pris goût à la mécanique. Bientôt il construisit une horloge. Et c'est comme cela qu'il est devenu le premier mécanicien du monde.

L'exemple de Vaucanson est éclatant, parce qu'il est devenu célèbre, mais la vie commune en fournit chaque jour d'analogues. *Ab uno disce omnes.*

Voilà un exemple de furetage. Il conduit les enfants vers les différents objets de l'activité générale : dans les jardins, dans

les ateliers, vers les groupes de leurs compagnons plus âgés, qui déjà sont ardents à leurs petits travaux.

Le fracas industriel les égaie et les passionne. L'aspect des petits outils, maniés adroitement par leur camarades, les stimule et les charme. L'entrain joyeux et bruyant des ateliers enfantins les transporte.

Tout le secret de l'éducation consiste à solliciter les vocations et à éveiller chez les enfants de vives ambitions ascendantes. Au lieu d'étouffer les goûts, il faut les encourager ; au lieu de gronder les petits, il faut les environner d'excitations industrielles. En un mot le vrai système d'éducation individuelle et sociale consiste à créer un milieu extérieur en parfaite harmonie avec les natures individuelles des êtres dont cette éducation doit opérer le plein développement.

*
**

LE ROLE DE LA CUISINE DANS L'ÉDUCATION

La cuisine est la plus belle, la plus utile et la plus importante branche de la chimie. Comme la plupart des produits du règne végétal et du règne animal sont nécessaires à cette industrie, c'est là que les enfants prendront les premières connaissances des sciences naturelles : botanique, zoologie, anatomie, physique et chimie.

La nature a donné à l'enfant une violente attraction pour les manipulations culinaires, parce que la cuisine est l'atelier d'éclosion des instincts scientifiques, parce qu'encore elle se lie à l'ensemble du travail agricole, puisque c'est là que les produits agricoles sont employés et enfin parce qu'elle est la grande école de la dextérité.

On peut affirmer, sans risquer la contradiction, que la moitié des enfants sont passionnés pour la cuisine. Nos sages pédagogues disent souvent : les enfants sont de petits gourmands ; il faut les corriger, modérer leurs passions. Rien n'est plus faux : les enfants ne sont point gourmands, mais seulement gloutons. Et pour les corriger, il faut les amener précisément à la gourmandise ou gastronomie. On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers ; ceux-ci sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant en connaissance de cause sur les mets, mais sans en faire aucun excès. Ils sont

proportionnellement les plus sobres de ceux qui ont la bonne chère à discrétion. Le meilleur préservatif de la glotonnerie serait donc, pour les enfants, un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*. Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous les enfants à l'état de cuisiniers ? Ce n'est pas moi qui veux, c'est l'attraction qui en ordonne ainsi. Observez seulement l'instinct des enfants et vous aurez la preuve expérimentale qu'il en est ainsi. Il est vrai que, dans notre civilisation, la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très subalterne et plus voisin de la débauche que de la sagesse, mais en Harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à quatre roues qui sont :

- 1° La gastronomie ;
- 2° La cuisine ;
- 3° La conserve (1) ;
- 4° La culture.

La combinaison de ces quatre fonctions engendre la *gastrosophie* ou sagesse hygiénique.

Parce que nous vivons dans un monde à rebours, on commence par où il faudrait finir. Qu'on excelle dans les troisième et quatrième branches : *culture et conserve*, c'est bien. On tolère même que les jeunes filles s'exercent à la deuxième branche, la cuisine. Ainsi on admet les trois branches de cette science, la gastrosophie, mais on proscriit la première branche, la gastronomie d'où naîtrait la passion pour les trois autres. C'est stupide. La gastronomie ne deviendra une science honorable et honorée que lorsqu'elle pourvoira aux besoins de tous ; or, il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires. Les falsifications sont la règle. Qui sont les gens qui en pâtissent le plus ? Ce sont les hommes dont la bourse est plate. C'est un fait que les ouvriers, les pauvres mangent le pire et le plus cher. L'esprit de lucre va toujours croissant et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée, mariée* avec le travail de culture et de préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner ; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne

(1) On entend par conserve les précautions physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes, viande, etc.

chère que la soi-disant civilisation réserve aujourd'hui aux oisifs. Donc on s'efforcera d'appliquer de bonne heure chaque individu aux quatre fonctions précitées, afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastolâtre*, déshonneur de nos Lucullus, dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitudes à agir dans les trois autres fonctions du goût.

On peut dire qu'on refuse généralement à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons :

- 1° il est maladroit et brise les vaisselles ;
- 2° il renverse les mets et souille ses vêtements ;
- 3° il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé de lui en interdire même les approches ;
- 4° on n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail ;
- 5° la cuisine serait pour l'enfant une école de dépravation par les sottises complaisances des domestiques et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite.

Et cependant, comme elle peut être utile à la formation de l'esprit de l'enfant, au développement de ses sens ! Ce que le jardin est pour lui pendant l'été, la cuisine le peut être pendant l'hiver.

Pourquoi ne pas rendre la cuisine attrayante au jeune âge ? Pourquoi ne pas l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, selon l'âge et les goûts des enfants ?

On oublie que la cuisine est, pour ainsi parler, le laboratoire de la santé et de la gaieté. Les femmes connaissent bien l'influence d'une table bien servie sur l'humeur des hommes. On pourrait écrire un beau livre sur l'influence des mets et des boissons sur le caractère des hommes.

Il n'est pas sage non plus de laisser dormir dans les enfants beaucoup de germes d'activité qui, bien cultivés, seraient très productifs. Les enfants ne demanderaient pas mieux.

L'art culinaire est la chimie appliquée et on peut dire que celui ou celle qui s'occupe de la cuisine est la personne principale de la maison, à qui tout le ménage se confie en pleine sécurité. Au point de vue de la santé, de la gaieté, de l'économie, c'est elle qui, pour ainsi parler, dirige la maison.

Et puisqu'on a commencé d'agir dans ce sens et que l'on a organisé des cuisines dans les écoles, il faut rendre hommage à ceux qui ont compris, il y a longtemps déjà, le rôle de la cuisine dans l'éducation. Je pense à nos grands prédécesseurs, aux « utopistes », comme on les appelle de préférence, qui ont montré le chemin qu'on suivrait beaucoup plus tard. Je pense

à Fourier, à Robert Owen, qui comprirent le mieux l'enfant, illustres noms que, cependant, on ne trouve pas dans les manuels de pédagogie.

*
**

LE ROLE DU JARDIN ET DE L'INDUSTRIE DANS L'ÉDUCATION

Fourier comprenait déjà que l'enfant, une fois initié à six branches d'industrie, le serait bientôt à cent, pour connaître, à l'âge de quinze ans, presque toutes les cultures, fabrications, sciences et arts. La réceptivité de l'enfant est tellement grande que l'on peut affirmer qu'elle est presque sans bornes. Et notre société, au lieu d'en profiter, néglige ce côté de l'éducation !

Voyez le plaisir que les petits enfants prennent toujours avec les animaux. L'enfant de quatre, cinq, six ans s'occupe volontiers des pigeons, des poules, plus tard des chevaux, des bœufs, des chèvres, des moutons. L'étude suit toujours la pratique et c'est pour cela que l'école doit être liée à l'atelier, au jardin. Les impressions qu'on a reçues dans l'atelier ou dans le jardin peuvent donc être retravaillées dans l'école. Premièrement la pratique, ensuite la théorie, qui n'est que la pratique appliquée ou cristallisée.

Prenons des exemples. Un enfant de cinq à six ans aime à soigner les poules. Laissez-le faire. Donnez-lui des livres illustrés où il verra les différentes espèces de poules : il reconnaîtra tout de suite celles qu'il a et celles qu'il n'a pas. Il y aura aussi des notices sur les coutumes et mœurs des poules. On le dit à l'enfant qui demandera à tout moment : « Voulez-vous me lire ceci où cela ? » On répond : « Mais non, je n'ai pas le temps », et on ajoute : « Mais si tu veux connaître tout cela, il faut apprendre à lire. Alors tu n'auras plus rien à demander, tu le liras toi-même. Tes frères et sœurs, qui sont plus âgés, le font ainsi. » Voilà un stimulant pour apprendre à lire.

Un autre enfant aime les fleurs. On agira de même. On lui montrera des gravures, surtout de belles gravures, représentant des fleurs, des plantes, des arbres. Pendant des heures l'enfant s'amusera à les contempler. Il comparera les gravures avec les fleurs du jardin et des champs. Quelle joie quand il a trouvé une

plante qu'il ne possédait pas ! Immédiatement il va chercher ses livres et compare. Mais il ne peut pas encore les lire. Voilà l'heure pour lui enseigner la lecture. Il le demande lui-même. L'instituteur n'est qu'un auxiliaire, dont l'enfant se sert pour contenter sa curiosité, son désir de savoir. S'aider lui-même, voilà ce qu'il préfère. Il cherche l'enseignement, qui lui donne le moyen de s'aider. Voici les motifs qui le poussent : 1° l'impatience de connaître l'explication des gravures qu'il voit ; 2° la comparaison de ces gravures, avec les animaux ou les fleurs qu'il soigne ou découvre ; 3° la crainte de rester en arrière, quand il voit ses camarades qui peuvent déjà lire ce qui est écrit au-dessous des gravures, le désir d'être grand ; et 4° la crainte d'être considéré comme un tardif, de sorte que les autres enfants se moqueraient de lui et diraient : « Il ne sait pas encore lire ». Il faut profiter de toutes ces petites passions de l'enfant.

De la même manière, on commence l'enseignement de l'écriture, de l'arithmétique, de la grammaire, etc.

Donc on débute par la pratique dans le jardin et dans l'atelier et l'on continue par la théorie, c'est-à-dire par l'école où l'on donne à l'enfant ce qu'il demande lui-même, parce qu'il en a besoin.

L'éducation ne doit pas commencer par l'école, mais dans le jardin, au moyen des animaux, des fleurs, des plantes, et dans l'atelier à mesure que l'enfant montre son désir.

La ferme est toujours le lieu le plus aimé de l'enfant. Pourquoi ? Parce que chaque enfant y trouve quelque chose qui répond à ses goûts. Les paysans sont plus sages que les autres hommes, parce qu'ils savent en profiter en laissant accomplir par les enfants un travail peu productif, certes. Mais quel plaisir pour eux d'arroser les fleurs ! Donnez-leur donc de petits arrosoirs, et dix, vingt, cent enfants feront la besogne de quelques adultes, qui pourront ainsi appliquer leur force dans une autre branche du travail. Ils ajoutent la productivité à leurs jeux. N'avez-vous jamais vu le plaisir d'un enfant, quand il a produit quelque chose ? La cueillette des fleurs et des fruits, le triage de ceux-ci, voilà des travaux pour les enfants, travaux qu'ils acceptent volontiers.

Deux petits enfants de trois ans voulaient travailler avec des enfants de six ans s'occupant dans le jardin. Ils sont chassés par ceux-ci parce qu'ils sont encore trop petits, car les enfants sont presque toujours sévères les uns pour les autres. Les petits viennent se plaindre chez leur père, homme assez sage, qui trouve bientôt quelque travail pour eux. Après quelques jours,

on les voit qui travaillent avec zèle, avec passion. Figurez-vous que ces enfants ont tous de petites charrettes de diverses grandeur, dans lesquelles ils transportent les fruits cueillis ou les fleurs coupées. On dira que ce travail sera fait beaucoup plus vite par un adulte avec une grande charrette. Certainement, mais pensez qu'autrement ces enfants ne feraient rien ou joueraient sans but. Maintenant ils jouent aussi, mais en même temps ils sont utiles et productifs. Des enfants élevés ainsi s'accoutument au travail et seront plus tard beaucoup plus adroits que d'autres.

Chaque école devrait avoir un grand jardin, dans lequel on trouverait des poules, des pigeons, des canards, des oies ; des greniers pour les fruits, les fleurs, les plantes ; des ateliers appropriés à différents genres de travaux, et enfin une salle, non pas arrangée comme une classe, mais comme une chambre de maison, avec de petites tables, et de petites chaises où les enfants pourraient se mettre comme ils le voudraient.

Les instituteurs ne devraient pas être pourvus de nombreux diplômes, ni s'imaginer savoir tout, mais plutôt des hommes qui seraient ici un jardinier, là un charpentier, ailleurs un paysan. La pratique précéderait la théorie. Et quand plusieurs enfants demanderaient à apprendre l'arithmétique, on les prendrait ensemble pour la leur enseigner. De même pour la lecture, l'écriture, la botanique, la zoologie, la physique. Chaque école serait une sorte de colonie, où l'enfant pourrait se développer selon son goût, selon son aptitude, librement. Il y aurait de la place pour les garçons comme pour les filles et chacun y trouverait un domaine où il pourrait être utile.

Certainement, il y a maintenant un mouvement dans ce sens. Mais nous avons affaire à des initiatives peu importantes. Il faut changer tout le système scolaire d'aujourd'hui, il faut anéantir le caractère scolaire de l'enseignement. Peu de personnes le comprennent et nous aident. Les instituteurs sont les ennemis les plus acharnés de cette nouveauté, car ils se croient les seuls individus compétents en matière d'enseignement.

N'avez-vous pas observé que les spécialistes, dans toutes les branches, sont les hommes les plus conservateurs du monde ? « Cela ne se peut pas, cela n'ira pas », voilà l'argumentation qu'on entend toujours. Et pour cause. Ces messieurs et ces dames se sont assimilés une certaine dose de science ; ils sont donc capables d'enseigner et voilà quelqu'un qui leur dit : « Ce que vous faites ne vaut rien ». Ils se retirent devant la brutalité de cette franchise et ils n'examinent même pas si la nouvelle méthode préconisée est meilleure ou pire que la leur. Il leur

faudrait peut-être recommencer toutes leurs études ! Cela leur demanderait vraiment trop de peines.

Voilà pourquoi l'école libertaire, qui doit avoir comme base cette idée reformatrice, est haïe et désapprouvée par la plupart des instituteurs. Et cependant on reconnaît que l'école actuelle est nuisible à beaucoup d'enfants ; mais la plupart des instituteurs sont confits dans le système scolaire en usage comme les prêtres dans leurs dogmes religieux.

Imaginez-vous cette folie : le lundi matin quatre cents enfants sont réunis ensemble dans un grand bâtiment, qu'on appelle l'école. La question n'est pas : que désirent ces enfants, que désirent ces instituteurs ? Non, la seule question est qu'il y a un horaire, le même pour toute la France. En regardant l'horaire, le ministre de l'Instruction publique peut dire : maintenant, à cette heure, tous les enfants des écoles publiques de France, du nord jusqu'au midi et de l'est jusqu'à l'ouest, apprennent l'arithmétique, la lecture, l'écriture, etc. Mais si, à ce moment là, les enfants ne sont pas disposés pour apprendre l'arithmétique, cela ne fait rien, l'horaire l'ordonne. Les instituteurs n'osent pas tenir compte des désirs et des attractions des enfants. Ils sont des machines dans la main du ministre : quand celui-ci tire à droite, tout le corps scolaire va à droite, et quand il tire à gauche, ce même corps se tourne et marche à gauche. N'est-ce pas insensé ! Est-ce que l'instituteur, qui est toujours avec les enfants, ne saura pas mieux ce qui est utile aux enfants qu'une personne qui est avant tout un fonctionnaire et non pas un pédagogue ? Voilà ce qui se passe tous les jours, et cependant nous sommes au vingtième siècle !

Telle est la cause pour laquelle l'école ne donne pas les résultats que l'on est en droit d'attendre d'elle. La faute n'est pas aux instituteurs, qui n'ont qu'à obéir et à se conformer aux programmes et aux méthodes officiels. Ils savent que les résultats qu'ils obtiendront ne valent pas la peine qu'ils se donnent et n'équivalent pas au but qu'ils voudraient atteindre.

* *

L'OPÉRA DANS L'ÉDUCATION

Voilà un paradoxe bien autrement étrange encore que tout ce qui précède : l'opéra une institution d'éducation !

Examinons d'abord, nous jugerons ensuite.

Nous avons vu que l'enfant acquiert la dextérité, l'intelligence, le développement de son goût dans la cuisine, dans le jardin, dans l'atelier. Il y rencontre les éléments d'initiation aux sciences naturelles. Nous allons voir que l'opéra donne les éléments d'initiation à tous les beaux-arts.

L'opéra est l'ensemble de tous les accords matériels mesurés. Il est aisé d'y découvrir une gamme complète :

- 1° Chant ou voix humaine mesurée ;
- 2° Instrumentation ou son artificiel mesuré ;
- 3° Poésie ou parole mesurée ;
- 4° Mimique ou expression mesurée ;
- 5° Danse ou marche mesurée ;
- 6° Gymnastique ou mouvements mesurés ;
- 7° Peinture ou ornements mesurés ;
- 8° Mécanique ou distribution géométrique mesurée.

L'opéra est donc le foyer où se concentrent les rayons des beaux-arts. Chez les enfants on peut constater leur *manie imitative* à propos des travaux exécutés devant eux en *mode individuel*.

Prenez, par exemple, cent enfants au hasard. Si on leur fait voir différentes manœuvres, ils s'empresseront de les imiter. A défaut de fusil, chacun d'eux prendra un bâton ; à défaut d'encensoir, une pierre suspendue à une corde ; à défaut de houlette, une branche de saule. Fournissez-leur de petits fusils, de petits encensoirs, de petites houlettes, les voilà transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons qu'on voudra bien leur donner. Leur enthousiasme croîtra encore si on ajoute costume et attirail, si on leur donne de petits bonnets de grenadiers, de petit surplis pour la procession, de petits chalumeaux pour les figures chorégraphiques.

L'Eglise catholique, qui connaît le cœur humain surtout dans ses faiblesses, a spéculé sur ces qualités. Je me souviens d'une fillette de six ou sept ans qui, voyant sa petite voisine habillée de blanc s'en aller en voiture, pour faire sa première communion comme une fiancée de seigneur, disait à sa mère : « Je veux devenir catholique comme ma voisine ; alors j'aurai aussi une robe blanche et une couronne de fleurs sur la tête. » C'était tout naturel à cet âge.

Mais ne serait-il pas sage de tenir compte dans l'éducation de ces aspirations des enfants, car elles constituent des éléments qui exercent une grande influence sur le monde et que d'autres mettent à profit ?

Il est remarquable que, dans deux cas seulement, on a su faire

un emploi régulier du mode mesuré : à l'armée et au théâtre. Mais on le néglige dans l'industrie. Et cependant le mode mesuré est le mode industriel par excellence. On le voit dans la plupart des travaux intérieurs un peu considérables, comme les vendanges, les moissons, les fauches, les labours, les constructions, la direction des grands troupeaux. Il est donc du plus haut intérêt d'habituer les hommes dès l'enfance à ce mode d'action, pour lequel l'homme a un si grand attrait. Eh bien, l'opéra, réunissant tous les genres d'actions mesurées, est donc une école naturelle où l'enfant se façonnera de bonne heure à tous les exercices matériels du mode mesuré. Dans les chœurs il acquerra la justesse de la voix et de l'oreille, la précision des mouvements, l'obéissance passionnée dans les manœuvres d'ensemble et surtout l'amour de l'unité. L'opéra est une école de morale où l'on élève la jeunesse à l'horreur de tout ce qui blesse la vérité, la justesse et l'unité. Dans l'opéra aucune faveur ne peut excuser celui qui a la voix, la mesure, le geste ou le pas faux. C'est par l'opéra que l'enfant apprend à se subordonner dans tous ses mouvements aux convenances unitaires, aux accords généraux. L'opéra est donc une école matérielle d'unité, de justice et de vérité. C'est la série la plus générale, la plus complète du domaine des beaux-arts. Peintres, musiciens, chanteurs, chorégraphes, mécaniciens, architectes, poètes y agissent de concert. L'opéra, tant par la vive attraction qu'il exerce sur la jeunesse que par la réunion active de tous les beaux-arts qui s'y concentrent, devient *l'école souveraine d'éclosion de tous les nobles instincts artistiques qui se trouvent dans l'âme humaine.*

On le sait, par l'emploi du mode mesuré on a réussi à mouvoir avec ensemble des masses militaires de quatre cent mille hommes et même plus. Comparez les pauvres conscrits quand ils arrivent au régiment en sabots, avec les soldats qui ont seulement une ou deux années de service. Quelle différence ! Il en est de même dans les asiles.

L'opéra est l'école des harmonies du *mode mesuré* ; l'école *d'éclosion des vocations artistiques* et la cause incessante du perfectionnement des beaux-arts qui viennent y concentrer leurs rayons ; l'école des *mœurs actives d'harmonie*, par l'influence qu'exercent, sur la masse des spectateurs ou des acteurs, la magie de ses grands spectacles qui représentent ces mœurs dans leur essence la plus haute et la plus poétique et qui glorifient les grands hommes et les corporations dans leurs œuvres les plus utiles au bien de l'humanité ; l'école *de la subordination passionnée* de l'enfance et de la jeunesse dans le chant, les

évolutions, les manœuvres, et dans tous les mouvements mesurés de la vie sociale industrielle, par le charme que possède l'action des accords d'ensemble de la masse, toute puissante sur l'individu qui en fait partie, le *diapason* qui donne sur toute la terre, dans les beaux-arts, et par suite dans toutes les branches de l'activité humaine, le *ton d'unité*, le *ton d'harmonie*.

Le théâtre, et spécialement l'opéra, n'est donc pas une institution propre seulement à répandre le plaisir sur le monde et à distribuer largement à tous les jouissances des beaux-arts, dont les masses misérables et incultes sont aujourd'hui totalement privées ; il est propre à policer les masses, à créer les artistes, à féconder les germes des plus belles et des plus nobles facultés humaines, à diriger ces facultés sur les grandes choses, à en combiner les puissances en les portant à leur plus haute, à leur plus brillante énergie. L'opéra est donc l'école de l'unité en mode mesuré.

*
**

CONCLUSION

Si l'on a étudié les idées de Fourier avec l'attention qu'elles méritent, on est étonné du génie de ce précurseur du socialisme. Toutes les idées modernes de l'éducation et de l'enseignement, on les retrouve chez lui avec une clarté et une clairvoyance merveilleuses. Il n'y a rien de neuf sous le soleil, dit-on, en les comparant avec les nouveautés pédagogiques d'à présent. Et cependant on cherche vainement le nom de Fourier dans les livres pédagogiques et les instituteurs, s'ils connaissent le nom de Fourier, considèrent celui-ci comme un rêveur, un utopiste, un fou, mais pas comme l'initiateur des idées modernes dans l'éducation. Celui qui a la patience de lire attentivement Fourier y trouvera presque toutes les idées des temps modernes et il s'étonnera de l'esprit universel de cet homme extraordinaire. Sans doute il est un peu obscur, compliqué, lourd. Mais que l'on prenne donc les livres de son disciple Victor Considérant, qui sont d'une clarté et d'une précision heureuses !

Qui lit encore Fourier ? On lit à peine ce que d'autres écrivent sur le grand penseur, mais on laisse reposer ses œuvres dans la poussière des bibliothèques. Comme un perroquet l'un se

fait l'écho de l'autre. Et on laisse de côté les idées d'un penseur à qui le monde a la plus grande obligation.

Prenez par exemple Marx, considéré comme le grand homme qui a posé les bases du socialisme scientifique. Mais il a puisé à la source de Fourier ! Son célèbre *Manifeste communiste*, loué comme le fondement du socialisme moderne, est pour tout le monde le chef-d'œuvre des chef-d'œuvres. Comparez-le avec le manifeste de la démocratie au XIX^m siècle, publié par Victor Considérant, sous ce titre : *Principes du Socialisme*, et vous serez étonné que les grandes lignes du *Manifeste communiste* de Marx se retrouvent tout à fait, même de temps en temps avec l'identité des mots, dans le manifeste de la démocratie de Victor Considérant, exposant aux hommes d'étude, et dans le domaine à peu près exclusif de la science pure, les conceptions du grand génie dans les lumineuses découvertes duquel nous puisons toutes nos forces, Charles Fourier.

C'est la même chose dans le domaine de l'éducation. Fourier a analysé l'âme de l'enfant, il a pénétré jusque dans ses plus intimes replis et il y a trouvé le grand secret de l'éducation rationnelle.

J'estime que si cela était prévu par le Code, il faudrait condamner à des peines afflictives les neuf dixièmes des femmes riches qui allaitent leurs enfants. On peut dire qu'elles ne sont pas des nourrices, mais de véritables meurtrières de leurs enfants. Ces mères ne pensent qu'à leur créer mille fantaisies pernicieuses, qui sont pour eux des poisons lents qui tuent la plupart des enfants riches... L'épouse, dépourvue de récréations, se jette à corps perdu dans la tendresse maternelle, dont l'excès n'est pas moins odieux que celui de tout autre passion. Aussi les femmes riches sont-elles cause d'une foule de défauts que leurs nourrissons acquièrent.

Certainement neuf dixièmes des femmes et des hommes sont coupables envers leurs enfants, qui n'ont pas demandé l'existence, mais qui ont le droit, parce qu'ils existent, d'être soignés convenablement. Mais beaucoup sont excusables, parce qu'ils n'ont ni le temps, ni l'argent, ni l'occasion de s'occuper de leurs enfants. Chez les riches les petits enfants sont des jouets pour des mères désœuvrées, des poupées qu'on habille et qu'on pare ; et comme les enfants désœuvrés aussi font périr à force de caresses les oiseaux qu'ils aiment, de même ces mères exténuent leurs petits par l'obsession de leurs tendresses imprudentes. Aussi toute la société est coupable, qui n'offre pas un milieu convenable pour le développement des enfants et qui

permet que des milliers d'entr'eux périssent soit par le trop, soit par le trop peu de tendresse.

L'école comme institution d'Etat ne peut pas donner l'éducation libre qui convient à l'enfant. Le but de l'Etat est de former de bons citoyens, qui obéissent à l'autorité, qui sont des soldats dociles, qui obéissent au percepteur pour payer leurs impôts sans protester, qui obéissent à la police quand elle donne des ordres, même ridicules. L'école de l'Etat est l'anti-chambre de la caserne, c'est une école de mensonge et d'hypocrisie. Et l'on compte sur l'école pour améliorer les générations futures !

C'est le grand mérite de notre inoubliable camarade Francisco Ferrer qu'il commença par le commencement, c'est à dire par l'éducation de la jeunesse, car lorsqu'on a formé une génération d'hommes qui pensent librement et qui agissent librement, c'en est fait des institutions autoritaires, de l'Eglise et de l'Etat... Il disait dans le premier article de sa revue, *L'Ecole renouvelée* : « Nous voulons des hommes capables d'évoluer sans cesse, capables de détruire, de renouveler sans cesse les milieux et de se renouveler eux-mêmes, des hommes dont l'indépendance intellectuelle sera la plus grande force, qui ne seront jamais attachés à rien, toujours prêts à accepter ce qui est mieux, heureux du triomphe des idées nouvelles, aspirant de vivre des vies multiples en une seule vie. La société redoute de tels hommes, il ne faut donc pas espérer qu'elle voudra jamais une éducation capable de nous les donner. »

L'école moderne ou libertaire est un effort en ce sens ; c'est pour cela qu'il faut l'encourager autant que possible. Et les adhérents de ces écoles sont l'avant-garde dans l'œuvre de l'éducation. Que l'amour de la liberté soit notre guide dans la grande tâche pour laquelle nous voulons vivre, lutter, souffrir et même mourir, car sans la liberté le monde est sans soleil, sans air frais, sans lumière, sans chaleur, sans amour. La vie sans liberté, ce n'est pas la vie, c'est la mort, et nous qui travaillons pour l'avenir, nous cultivons notre idéal afin de préparer un monde dans lequel l'homme libre pourra vivre dans une société libre.

Nous savons qu'il n'y a pas de besogne si ardue que l'éducation des enfants, car, même avec la meilleure volonté, chacun court le danger de former et de façonner l'enfant sur son propre modèle, et de faire pour ainsi dire une seconde édition de soi-même. Cependant il faut travailler non du dehors au dedans, mais au contraire du dedans au dehors. C'est pour cela que l'enseignement par les faits sera la meilleure méthode.

Selon Rousseau, tout père qui engendre et nourrit des enfants a trois devoirs à remplir : 1^o il doit des hommes à son espèce ; 2^o il doit des hommes sociables à la société ; 3^o il doit des citoyens à l'Etat. Avec l'exception du 3^o, nous sommes d'accord avec lui.

Nous savons que tout est à refaire dans l'école actuelle et notre œuvre est une œuvre gigantesque qui demande toute notre attention, toute notre force, toute notre intelligence.

Mais n'oublions pas que Ferrer, et nous tous, reposons sur les épaules de Charles Fourier. Chaque fois que je vais à Paris, je fais un pèlerinage à la statue du grand réformateur, à Montmartre, et quand je le vois là dans sa simplicité, comme s'il attendait quelqu'un qui lui apporterait l'argent nécessaire à la réalisation de ses idées, il me semble lire dans ses yeux et son front pensif... (1) : « Combien notre monde d'aujourd'hui serait plus avancé, éclairé, humanitaire, si on avait suivi les conseils du grand utopiste, du grandiose rêveur, qui portait dans son esprit un tout autre monde, un monde d'êtres humains, méritant ce nom. »

F. DOMELA NIEUWENHUIS.

(1) Dans mon bureau de travail, j'ai une belle gravure représentant Fourier, et dont me fit cadeau Victor Considérant. Mes enfants, en la regardant, disaient toujours : « Le bon papa Fourier », ou bien, « Le grand-papa ».